

cri d'une âme qui, souffrant du scepticisme que Voltaire a contribué à répandre, se retournait vers l'auteur de son mal pour le maudire. Généralement on était fier de se donner pour voltairien.

Et c'est ce qui ajoute une valeur nouvelle à la protestation de Chateaubriand. Toute la renommée de l'écrivain philosophe, toute l'estime dont jouissaient ses opinions, n'ont pas empêché le voyageur qui visitait sa demeure de célébrer, avec reconnaissance, les grands services sociaux de la religion qu'il combattit, sous l'ombre même de ce château de Ferney dont les échos devaient blasphémer encore.

C'est qu'il y croyait fermement; et il était trop jaloux de son indépendance, pour faire sa cour à une illustre mémoire en trahissant sa pensée, ou même en la dissimulant.

§ II. — MISSION SOCIALE DU CHRISTIANISME
DANS LE PRÉSENT ET DANS L'AVENIR

Il n'a pas caché davantage que la mission sociale du Christianisme n'est pas épuisée, à ses yeux, parce qu'il a fait ou inspiré dans le passé : c'est lui qui est la grande ressource du monde dans les difficultés de l'avenir.

« L'avenir ! dit-on ; mais Chateaubriand ne comptait sur aucun avenir pour l'Église ; il la jugeait destinée à une ruine prochaine. On n'en peut douter, après les confidences qu'il a faites et que Sismondi a entendues et conservées. »

Il y a, en effet, dans Sismondi, une page connue,

dont il est facile d'abuser contre les sentiments religieux du brillant apologiste, et qui a ébranlé même de bons esprits. Assez récemment encore, un critique distingué écrivait que, s'il hésitait à voir, en Chateaubriand, un chrétien sincère, c'était à cause des entretiens dont Sismondi s'est fait l'écho¹.

Quels sont donc ces entretiens ? Et qu'en faut-il penser ?

Sainte-Beuve ne manque pas de les citer, comme on doit s'y attendre. Il est vrai qu'il ne les discute point : c'est sa méthode. Il n'appuie pas ; le trait est lancé ; cela suffit ; il fera son chemin tout seul dans l'esprit du lecteur, il n'a besoin d'aucune main pour le conduire. Tout commentaire pourrait même affaiblir l'impression, en obligeant à préciser nettement la pensée ; mieux vaut la laisser dans un demi-jour. C'est le genre de lumière, on le sait, dont le doute s'accommode le mieux, et il ne s'agit que de jeter le doute. Le critique fait remarquer seulement, en présentant les *Extraits*, que « M. de Sismondi, libéral et protestant » avait « les lumières et aussi quelques-unes des préventions de son bord² ».

Donc ce Gênois, éclairé et prévenu, se trouvant à Paris, en 1813, rencontra Chateaubriand chez M^{me} de Duras. Il a noté avec soin, dans son journal, le souvenir de deux conversations, où l'auteur du *Génie du Christianisme* causa de religion en sa présence. Voici ces notes :

1. Brunetière, *l'Évolution de la poésie lyrique*, p. 88-89. M. Brunetière paraît être revenu depuis de cette impression.

2. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 386.

« 14 mars 1813. — Chateaubriand considère l'Islamisme comme une branche de la religion chrétienne, dans laquelle cette secte est née, et, en effet, il a raison. Il observait la décadence universelle des religions tant en Europe qu'en Asie, et il comparait ces symptômes de dissolution à ceux du polythéisme au temps de Julien. Le rapprochement est frappant, en effet; mais je n'aurais pas osé le faire devant lui, pour ne pas le scandaliser. Il en concluait la chute absolue des nations de l'Europe avec celle des religions qu'elles professent. J'ai été assez étonné de lui trouver l'esprit si libre; et il m'a paru plus spirituel que je ne croyais... »

« 25 mars 1813. — Chateaubriand a parlé de religion chez M^{me} de Duras; il la ramène sans cesse, et, ce qu'il y a d'assez étrange, c'est le point de vue sous lequel il la considère; il en croit une nécessaire au soutien de l'État; il aime les souvenirs, et il s'attache à celle qui a existé autrefois dans son pays, mais il sent fort bien que les restes auxquels il veut s'attacher sont réduits en poudre; il croit nécessaire aux autres et à lui-même de croire; il s'en fait une loi, et il n'obéit pas. Il y a dans tout cela beaucoup d'inconséquence et beaucoup moins de mauvaise foi que je n'aurais supposé. Sa raison n'est nullement d'accord avec son sentiment, et il écoute les deux; mais il suit bien plus la première lorsqu'il parle et le second lorsqu'il écrit. »

Ce récit contient à la fois des réflexions et des souvenirs : il faut y distinguer avec soin les idées de Chateaubriand, telles qu'elles sont rapportées, et

le commentaire de celui qui les rapporte. C'est au commentaire qu'appartient ce qui est dit sur les inconséquences de l'écrivain en matière de foi; sur la lutte qui existerait, dans son âme, entre le sentiment et la raison; sur l'obligation où il pense être de croire, sans croire en réalité, quoi qu'il dise; ce qui ne l'empêcherait pas d'ailleurs, paraît-il, d'être sincère, au grand étonnement de son bienveillant interlocuteur, qui, ne l'ayant jamais vu, le tenait d'avance pour un hypocrite.

Sismondi trouve certaines opinions inconciliables avec le dogme catholique, qu'il connaît surtout par ceux qui l'attaquent, et comme Chateaubriand soutient ces opinions, il en conclut que son orthodoxie est fort douteuse : à ses yeux, il est au fond moins catholique qu'il ne voudrait l'être et qu'il ne croit l'être.

On reconnaîtra bien sans doute que ces appréciations personnelles ne peuvent toucher beaucoup, venant d'un juge peu qualifié pour savoir ce que la Foi de l'Église permet et ce qu'elle défend.

Et, en réalité, il s'est mépris. Le dogme a ses rigueurs, assurément, comme la vérité; mais il laisse à l'esprit plus de jeu que ses adversaires ne supposent; il ne lui mesure pas si parcimonieusement l'espace. Sismondi s'imaginait qu'entre les principes religieux, défendus dans le *Génie du Christianisme*, et les idées hardies exposées, comme à demi-voix, dans le salon de M^{me} de Duras, il existait une telle opposition que l'écrivain et le causeur ne semblaient pas être le même homme.

C'était une erreur, et le temps l'a bien montré;

car, depuis 1813, Chateaubriand a reproduit dans ses ouvrages les assertions mêmes où Sismondi voyait des confidences compromettantes, réservées à un petit cercle d'intimes.

Et il est même assez étrange que Sainte-Beuve, et d'autres après lui, aient paru attacher tant d'importance à une conversation, entendue en passant et analysée de souvenir, quand les idées, qui en font l'intérêt, sont formellement exprimées dans certaines pages de l'écrivain; en les prenant là, dans l'expression authentique qu'elles ont reçue, on est tout naturellement plus sûr d'en saisir exactement la portée et d'en connaître les vraies nuances.

Mais que faire? C'est un petit travers de notre nature de préférer à ce qui se produit au grand jour ce qui a l'air de chercher le mystère. L'intérêt est piqué, la curiosité mise en éveil. Les indiscretions nous plaisent, elles nous attirent, même — et peut-être surtout — si elles ont quelque apparence de trahison.

Quelles opinions étranges contiennent donc les propos tenus chez M^{me} de Duras? Qu'est-ce qui a surpris si vivement l'auditeur mal disposé qui entendait Chateaubriand pour la première fois?

C'est d'abord ce rapprochement inattendu entre la décadence de la Religion, à notre époque, et celle du polythéisme, au temps de Julien l'Apostat. Il n'y a pas à chercher ici si la comparaison est ou non justifiée. Chateaubriand l'entendait-il dans un sens hétérodoxe, éprouvait-il le besoin de n'en parler qu'à des initiés, en la dissimulant au public, comme on se cache d'une mauvaise action? Voilà

le point qui importe, et les *Études historiques* y répondent d'une manière péremptoire: elles tranchent la question.

Nous y lisons, en effet, dès le début, dans la préface: « Le Polythéisme se trouva, sous Julien, dans la position où le Christianisme se trouve de nos jours¹. »

C'est la parole même qui a ému Sismondi. Or veut-on savoir si elle indique chez son auteur une défaillance de la foi dans le caractère surnaturel du Christianisme? Qu'on se reporte plus loin à cette page décisive:

« Le voilà expliquant, à l'aide du plus beau langage, les idées les plus sublimes, ce Christianisme qui fut prêché par des esprits obtus, de grossiers compagnons sans éducation et sans lettres. Comment Pierre le pêcheur avait-il produit Grégoire le poète, Basile le philosophe Jean Bouche-d'Or l'orateur? C'est que Jésus-Christ était derrière Pierre l'apôtre et que le Verbe incréé contenait la vertu de la parole humaine; Fils de Dieu, source de toutes les lumières et de tous biens, il les distribuait à ses serviteurs en proportion des besoins successifs de la société, donnant à propos la simplicité et l'éloquence, la force des mœurs ou la clarté de l'esprit². »

Il croyait donc à la divinité du Christianisme, même quand il comparait les luttes qu'il a soutenues dans notre siècle à celles du polythéisme expirant. Encore faut-il bien observer qu'il n'établissait pas une assimilation absolue. Au contraire, il

1. *Études historiques*; *Oeuvres*, IX, p. 70.

2. *Ibid.*, IX, p. 249.

faisait des réserves très significatives, qu'il n'aura pas omises sans doute dans le salon de M^{me} de Duras, mais qui devaient moins frapper Sismondi, plus attentif naturellement à remarquer au passage et à noter dans son journal ce qui lui paraissait singulier et inattendu dans la bouche d'un apologiste. Il disait donc :

« Le polythéisme se trouva, sous Julien, dans la position où le Christianisme se trouve de nos jours, avec cette différence qu'il n'y aurait rien aujourd'hui à substituer au Christianisme, et que, sous Julien, le Christianisme était là tout prêt à remplacer l'ancienne religion. »

Ainsi voilà un point capital ! Le polythéisme de Julien avait un héritier, le Christianisme n'en a pas : il n'y a rien après lui, parce qu'il n'y a rien au-dessus de lui. S'il était possible qu'un jour il disparût, toute religion disparaîtrait avec lui.

Chateaubriand revient sur cette pensée dans le corps même de son ouvrage :

« Religieusement parlant », dit-il, « on est obligé de conclure de ces investigations impartiales qu'il n'y a rien après le Christianisme. »

Mais enfin le Christianisme peut-il périr sur la terre ?

L'auteur se pose la question, comme une objection qu'il se fait à lui-même, et il y répond par une distinction essentielle :

« Si le Christianisme tombe, comme toute institution que l'homme a touchée et à laquelle il a communiqué la défaillance de sa nature, si le temps de cette religion est accompli, qu'y aura-t-il ? Le mal

est sans remède. — Je ne le pense pas. Le Christianisme intellectuel, philosophique et moral, a ses racines dans le ciel et ne peut périr ; quant à ses relations avec la terre, il n'attend pour se renouveler qu'un grand génie¹. »

Donc à le prendre dans son essence, comme religion, et à regarder l'universalité du monde, le Christianisme est immortel, ainsi que Dieu même, dont la force le soutient et dont l'esprit le fait vivre.

Cela, c'est l'enseignement même de la Foi, que Chateaubriand reproduit avec une exactitude inattaquable.

Quant à l'influence politique et sociale que la religion chrétienne exercera ou non sur les sociétés modernes, destinées à s'écrouler si son appui leur manque, c'est une question où il n'est pas constamment d'accord avec lui-même. Quelquefois il espère, souvent il craint. Tantôt il compte sur un grand homme, qui remettra la Religion à sa place dans le mouvement du monde, on vient de le voir ;

1. Il dit encore ailleurs, dans le même ouvrage. « La vérité religieuse ne s'anéantira point, parce qu'aucune vérité ne se perd ; mais elle peut être défigurée, abandonnée, niée dans certains moments de sophisme et d'orgueil par ceux qui, ne croyant plus au Fils de l'homme, sont les enfants ingrats de la nouvelle synagogue... Pour jeter un nouvel éclat, le Christianisme n'attend qu'un génie supérieur, venu à son heure et dans sa place. La religion chrétienne entre dans une ère nouvelle ; comme les institutions et les mœurs, elle subit la troisième transformation. Elle cesse d'être politique, elle devient philosophique, sans cesser d'être divine : son cercle flexible s'étend avec les lumières et les libertés, tandis que la croix marque à jamais son centre immobile. » Préface p. 74-75. Il reconnaît donc, dans le Christianisme, une partie immuable et divine, la doctrine.

ou bien, comme nous le dirons bientôt, nos époques nouvelles lui paraissent avoir tellement besoin des leçons pratiques de l'Évangile qu'il ne peut s'empêcher de croire qu'elles y auront recours d'elles-mêmes; tantôt le spectacle de l'incrédulité triomphante, ou de cette indifférence coupable qui est malheureusement trop répandue, le trouble, le déconcerte et le décourage; c'est alors que, prophète de malheur, il annonce, suivant le mot de Sismondi, « la chute absolue des nations de l'Europe » comme une conséquence fatale de la chute « des religions qu'elles professent ».

Il a exprimé la même idée à la fin de ses *Mémoires*. Pour lui, si nous en croyons ce passage, l'Europe est perdue; l'affaiblissement du sentiment religieux a fait naître « les corruptions de l'esprit, bien autrement destructives que celles des sens. Elles n'appartiennent plus à quelques individus pervers, elles sont tombées dans le domaine public.

« Tels hommes seraient humiliés qu'on leur prouvât qu'ils ont une âme, qu'au-delà de cette vie ils trouveront une autre vie; ils croiraient manquer de fermeté et de force et de génie s'ils ne s'élevaient au-dessus de la pusillanimité de nos pères; ils adoptent le néant, ou, si vous le voulez, le doute, comme un fait désagréable peut-être, mais comme une vérité qu'on ne saurait nier. Admirez l'hébétement de notre orgueil!... Oui, la société périra; la liberté, qui pouvait sauver le monde, ne marchera pas, faute de s'appuyer à la Religion; l'ordre, qui pouvait maintenir la régu-

larité, ne s'établira pas solidement, parce que l'anarchie des idées le combat¹. »

Assurément ce sont là des pressentiments sinistres, et il est permis de les croire erronés, maintenant surtout que la Religion a repris sa place dans beaucoup d'esprits cultivés, où elle était autrefois traitée en étrangère, sinon en ennemie.

Mais enfin, si pessimiste qu'il paraisse, Chateaubriand ne blesse pas l'orthodoxie dans son désespoir; car, prenons-y bien garde! il ne s'agit, dans sa pensée, que d'une partie du monde. C'est un point qui ressort clairement du résumé même que Sismondi a fait de ses paroles, et sur lequel lui-même s'est expliqué plusieurs fois ailleurs avec une netteté qui ne permet aucun doute.

« J'admets », écrivait-il dans ses *Mémoires* en 1841, « j'admets que des peuples entiers soient voués à la destruction; j'admets aussi que la foi se dessèche en certains pays; mais s'il en reste un seul grain, s'il tombe sur un peu de terre, ne fût-ce que dans les débris d'un vase, ce grain lèvera, et une seconde incarnation de l'esprit catholique ranimera la société². »

Et quinze ans auparavant, en 1826, dans les notes dont il accompagna la nouvelle édition de *l'Essai historique*, il disait avec une extrême précision :

La foi pourra changer de pays, mais elle subsistera toujours selon la parole de Dieu³.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 362-363.

2. *Ibid.*, t. VI, p. 375-376.

3. *Essai*, édition de 1826; *Oeuvres*, t. I, p. 577, en note.

Encore une fois, on peut former un plus beau rêve. On peut se représenter la Vérité, emportée par un éternel mouvement de progrès, avançant dans toutes les régions de la terre, sans reculer dans aucune : elle fait des conquêtes nouvelles, mais elle ne perd rien des anciennes ; encore qu'elle semble subir çà et là des échecs passagers qui la ramènent un moment en arrière, en définitive elle gagne de toutes parts, elle s'étend, elle monte, pareille à l'Océan, qui envoie ses flots couvrir le rivage : on dirait qu'ils y brisent leur puissance et que, obligés de fuir, ils rentrent en grondant dans leurs abîmes ; mais ce n'est qu'une apparence. Ils reviennent, ils rebondissent, et chaque élan nouveau, chaque vague, les porte plus loin, jusqu'à ce qu'enfin, tout ayant cédé devant eux, ils s'arrêtent et se reposent sur la plage envahie et de toutes parts submergée.

Pourquoi la Vérité ne ressemblerait-elle pas nécessairement à la marée montante ? Pourquoi ne serait-elle pas un Océan que le flux enflerait sans cesse et qui ne connaîtrait pas de reflux ?

Pourquoi ? C'est le secret de Dieu. Dieu gouverne le monde comme il lui plaît, et il serait ridicule de prétendre que, pour être sages, ses vues doivent toujours paraître conformes aux nôtres. Voilà ce qu'il faut se dire avant tout ! Mais il n'est pas impossible non plus de soulever un coin du voile, qui dérober le mystère de sa Providence.

Nous sommes libres : nous pouvons accepter le joug de la vérité comme celui de la vertu, ou le repousser, si nous préférons, sauf à rendre compte

plus tard de notre choix. Cette vie n'est qu'une épreuve ; elle prépare à l'autre, voilà tout ! Bossuet l'a dit : c'est « un chemin » ; ce n'est pas un terme, un séjour durable, une patrie. Il s'agit de montrer que nous sommes capables de bien faire le voyage et que nous méritons d'arriver au but. La justice de Dieu est assise devant nous, à l'extrémité de la route ; elle nous regarde et nous attend.

Dans le char symbolique où Platon a représenté l'âme, tandis que les passions frémissent et s'emportent comme des chevaux impétueux, la raison est debout sur le siège, d'où elle les contient et les dirige. Tel est l'idéal ; mais, en réalité, ce n'est pas la raison qui tient les rênes, c'est la volonté : la volonté prudente ou folle, courageuse ou lâche, droite ou perverse. Voilà la véritable maîtresse de l'âme et de la vie ! Tout change, suivant qu'elle obéit aux mauvais instincts ou qu'elle les domine. Et malheureusement son penchant la pousse moins à leur résister qu'à leur plaire : elle se fait aisément leur complice. Ils règnent alors sous son nom, ils commandent avec autorité ; il peut arriver et il arrive que l'âme tout entière subisse leur impulsion, sans excepter l'intelligence. Malheur alors aux doctrines qui les combattent et les gênent ! Ils soulèvent contre elles la raison et la mènent avec eux à la bataille. Tout les suit, le char est à leur discrétion, ils le conduisent où bon leur semble, jusqu'aux abîmes.

Saint Paul a signalé ce triste état où l'homme est « livré aux pervers désirs de son cœur », maîtres redoutables, dont l'influence est fatale au Vrai en

même temps qu'au Bien. C'est en ce sens que Leibnitz a pu dire à son tour que, si les vérités mathématiques avaient la même portée morale que les vérités religieuses, si elles étaient, elles aussi, un frein pour les mauvais penchants, elles ne seraient pas moins discutées; beaucoup de libres esprits se flatteraient de défendre la raison en les attaquant.

On peut donc supposer que, sous l'action de causes diverses agissant de concert, les passions se développent sans mesure chez un peuple, et qu'y prenant un néfaste empire elles parviennent à en chasser la Foi, qui les importune et leur fait la guerre.

Ce serait un malheur, qui devrait passer aussi pour un châtement. Quant à la vérité elle-même, elle irait porter son flambeau à des âmes plus pures, en qui pourrait mieux pénétrer et se réfléchir sa lumière.

Qu'en réalité il en soit ainsi, Bossuet paraît le croire. Il assure même que « c'est le destin de l'Eglise. *Movebo candelabrum tuum : Je remuerai votre chandelier*, dit Jésus-Christ à l'Eglise d'Ephèse; je vous ôterai la foi: *je le remuerai*; il n'éteint pas la lumière; il la transporte; elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd! Mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course¹ ».

C'est la théorie même que Chateaubriand a reproduite: « La foi pourra changer de pays, mais elle subsistera selon la parole de Dieu. »

1. *Sermon sur l'Unité de l'Eglise*, premier point.

Quoi que l'on en pense, préférerait-on s'abandonner à des espérances meilleures et croire que la Religion chrétienne ne sera pas comme une éternelle voyageuse, incapable de fixer sa tente en aucun lieu du monde, mais qu'elle étendra ses bienfaits à des pays nouveaux sans en priver ceux qui ont le bonheur d'en jouir, il faudrait du moins rendre justice à l'orthodoxie de Chateaubriand: il avait le droit de répéter ce que Bossuet avait eu le droit de dire solennellement, dans son sermon sur *l'Unité de l'Eglise*, devant la grave assemblée des évêques de France; pour en concevoir quelque scandale, il fallait ignorer, comme le protestant Sismondi, la véritable tradition catholique et la liberté même que le dogme laisse aux croyants.

*
*
*

Chateaubriand était donc persuadé que les nations sont comme les hommes, exposées à finir. Cette mortalité lamentable, sous laquelle plie nécessairement tout ce qui est créé, lui paraissait peser aussi sur elles, comme une loi fatale, et il ne voyait pas de plus sûr symptôme pour marquer l'approche de leur fin que l'affaiblissement progressif du sentiment religieux. A ses yeux, la foi est comme leur âme: elle emporte leur vie en s'en allant.

Ce moment terrible est-il venu pour l'Europe? Assistons-nous à cette agonie? Il le pensait, nous venons de le dire, dans certaines heures de découragement. Esprit inquiet, déçu toujours par ses rêves, même lorsqu'ils furent réalisés, éternel mécontent